

III. AXE 3 : EXPRESSIONS DU SYMBOLIQUE ET ESPACES DE LA MEMOIRE

L'objectif de cet axe est d'étudier **un troisième mode d'appropriation de l'espace** par les sociétés anciennes, qui relève quant à lui presque exclusivement de la sphère culturelle et de ce qu'on appelle communément la « pensée symbolique » : il s'agit d'étudier un certain nombre d'**espaces (matériels et immatériels)** qui ont été investis par l'homme d'une **fonction mémorielle**, que ces « espaces de la mémoire » aient été conçus et créés comme tels par les populations du passé ou qu'ils soient perçus et valorisés comme tels par les modernes. Le périmètre scientifique du Labex, qui associe préhistoriens, historiens et anthropologues, nous a conduits à centrer cette recherche sur **trois études de cas, qui pourraient constituer autant de contributions à une histoire de la mémoire humaine.**

1. Aux origines de la pensée symbolique

1.1. Apparition de l'homme moderne et révolution symbolique ?

L'une des questions parmi les plus débattues aujourd'hui au sein de la communauté des préhistoriens concerne les premières manifestations ou expressions d'une « pensée symbolique » qui serait l'un des critères distinctifs de la lignée humaine par rapport aux autres lignées vivantes : comment définir ce qui relève ou non de la sphère du symbolique ? Quand, comment et pourquoi cette « compétence » symbolique s'est-elle mise en place ? Quelle est la variabilité de ses expressions ? Existe-t-il des constantes quels que soient les groupes humains ?

Les théories actuelles mettent en scène des acteurs très divers de la lignée humaine : de l'Australopithèque (avec le galet de Jaspilite de Makapansgat) aux Hommes anatomiquement modernes (avec les sépultures à offrandes et l'usage de l'ocre au Paléolithique supérieur), en passant par l' *Homo erectus* (avec la symétrie et le façonnage - élaborés au-delà de simples préoccupations fonctionnelles - de certains bifaces acheuléens). La difficulté majeure réside dans le caractère discontinu et lacunaire de la documentation, qui oriente nécessairement l'interprétation : c'est ainsi, par exemple, que le saut qualitatif (complexité des productions) et quantitatif (diversité des supports) qui caractérise les productions « symboliques » des populations du Paléolithique supérieur reste communément interprété en termes de « rupture » par rapport à tout ce qui a précédé. Cependant, plusieurs découvertes réalisées au cours des dernières années ont remis en question ce modèle longuement accepté d'une révolution symbolique correspondant à l'arrivée des Hommes anatomiquement modernes en Europe, il y a près de 40 000 ans. Ces recherches ont démontré, d'une part, la présence d'expressions symboliques complexes en Afrique et au Proche-Orient de 40-30 000 ans plus anciennes que celles des premiers Hommes modernes européens, et, d'autre part, des preuves nombreuses et convaincantes de comportements symboliques existant chez le Néandertalien en Europe ou d'autres groupes d'*Homo sapiens* archaïques. L'un des objectifs du LabEx sera donc de déterminer à quand remontent **les plus anciennes traces archéologiques d'une activité ou d'une pensée symbolique** et à quelles populations humaines elles sont associées : leur origine, leurs manifestations, les conditions (en particulier environnementales) de leur apparition et de leur disparition seront au cœur de cette enquête. Il sera également nécessaire de comprendre comment ces capacités symboliques, une fois acquises, ont potentiellement transformé et structuré les sociétés préhistoriques.

Les laboratoires participant au Labex ont toute légitimité à s'engager dans cette voie car ils ont joué un rôle fondamental dans la découverte des plus anciennes traces d'une pensée symbolique et développé des techniques analytiques et des référentiels qui les placent à la pointe des recherches dans ce domaine. Il suffit de citer à ce propos la découverte des plus anciennes gravures abstraites en Afrique datées respectivement de 75 000 (Blombos) et de 60 000 ans (Diepkloof), et l'identification des plus anciens objets de parures connus dans plusieurs sites d'Afrique du Nord, d'Afrique du Sud et du Proche-Orient. A cela s'ajoutent des recherches très dynamiques sur les plus anciens pigments utilisés par les Néandertaliens en Europe et par les hommes modernes en Afrique et au Proche-Orient. Enfin, un programme en cours de l'European Research Council (**Tracsymbols**, cf. annexe), dont le coordonnateur français est le responsable de l'équipe PPP de PACEA, démontre que les compétences développées à Bordeaux sur ces questions sont largement reconnues au niveau international et bénéficieront d'un réel effet d'entraînement dans les années futures.

1.2. L'art rupestre : un objet archéologique complexe, entre expression symbolique et milieu physique

L'art rupestre évoque des noms et des chefs d'oeuvre comme Lascaux, Altamira, Cussac, Cosquer ou Chauvet. Au delà de la renommée de ces hauts-lieux de l'Histoire de l'humanité, l'art rupestre désigne un ensemble de manifestations largement répandu dans le monde, leur nombre, réparti sur tous les continents, étant estimé à plus de **400 000**. L'art rupestre est un témoin de cultures et de modes de vie distincts, marqueur matériel et symbolique de l'espace et de territoires. Il couvre une vaste période qui s'étend du Paléolithique pour les plus anciennes aux

périodes subactuelles pour les plus récentes. En Europe, le développement de l'art rupestre coïncide avec l'apparition de l'Homme moderne, il y a de cela plus de 35 000 ans et, à ce titre, les sites de **Chauvet** (- 32 000 ans), **Cussac** (- 25 000 ans) et **Lascaux** (- 19 000 ans) sont parmi les plus significatifs.

La proximité régionale d'un grand nombre de sites d'art rupestre préhistorique (dont certains inscrits sur la Liste du Patrimoine Mondial de l'UNESCO), l'implication des équipes de recherche sur ce thème, leur association, ancienne et unique au plan national, avec les services du Ministère de la Culture et de la Communication constituent des atouts fondamentaux pour une **approche intégrée** de ces objets patrimoniaux singuliers, qui intéressent autant les géosciences (géologie, karstologie, archéosciences, conservation, études environnementales...) que les sciences humaines (expression symbolique, archéologie, organisation spatiale et territoriale, patrimonialisation...). Au-delà de l'étude approfondie des productions graphiques et leur interprétation, il s'agit aussi d'adopter une vision plus globale, où les thématiques sont indissociables. L'approche actuelle de cet objet complexe qui associe étroitement l'élément naturel et l'élément culturel implique d'envisager les études de manière intégrée et interdisciplinaire, en ce qui concerne :

- les processus de formation et d'évolution du milieu physique (du massif à la paroi ornée), les études structurales et morphologiques, les processus d'altération (physique, chimique), les fréquentations animales, les enregistrements paléo-environnementaux, la chronologie, les études climatologiques, hydrogéologiques, microbiologiques....

- les manifestations graphiques pariétales, figuratives ou non, symboliques, artistiques, culturelles, les traces d'activité au sol et en paroi, les pratiques funéraires, l'utilisation de l'animal et du milieu physique, l'analyse de la matière colorante, des matériaux, les datations relatives et absolues...

- les approches patrimoniales de protection (matérielle, réglementaire et juridique), de conservation (environnementale, préventive et adaptée), de pérennisation des données (archivage scientifique), de médiation et valorisation.

Tous ces domaines composent aujourd'hui la mosaïque des spécialités appliquées à l'archéologie de l'art rupestre et chacun fait appel également à des procédés instrumentés d'enregistrement scientifique de l'information adaptés et parfois spécifiques (relevés, SIG, restitutions 3D, bases de données, etc.). L'UPS Archéovision, spécialisée dans l'usage des technologies 3D pour le patrimoine et l'archéologie, constitue à cet égard un précieux outil d'expertise et de recherche.

La richesse des ressources patrimoniales, notamment régionales, des compétences et des problématiques archéologiques et conservatoires développées par un si grand nombre d'équipes justifie l'émergence **d'un pôle de compétence international**, dont un des atouts majeurs serait la possible mutualisation d'expériences avec les universités et laboratoires impliqués sur ces mêmes problématiques. Citons, parmi les projets scientifiques que dirigent ou auxquels participent les laboratoires impliqués dans le projet Labex : le programme de recherche à la grotte **Chauvet-Pont d'Arc**, le programme collectif de recherche de la **grotte de Cussac**, les travaux d'étude, de conservation et d'analyses de la **grotte de Lascaux (une grotte-laboratoire)**, le programme européen STREP « Patine du désert », le groupement de recherche bilatéral entre la France et l'Afrique du sud, le GDRI STAR (« Science, technologies, Art rupestre »).

2. La mémoire écrite : élaboration, transmission, réception

L'écriture est l'expression symbolique par excellence et c'est à elle que les civilisations historiques anciennes, notamment grecque et romaine, ont confié l'essentiel de leur mémoire. Ces **archives textuelles** sont en partie perdues mais, contrairement à ce qu'estime une opinion commune volontiers pessimiste en la matière, ce qui en subsiste représente un fonds documentaire considérable et encore largement inexploité, voire méconnu. Que l'on songe seulement aux centaines de milliers de *papyri* et d'*ostraka* qui attendent leur publication et dont l'intérêt scientifique est évident, sans parler de ceux qui restent à découvrir. Quelle serait notre connaissance de l'Antiquité sans les témoignages de tous ces documents de la pratique, des inscriptions et de ces manuscrits qui constituent, pour certaines époques du moins, la majeure partie des sources « archéologiques » ?

L'étude des sources textuelles, comme toute étude de sources, suppose une méthodologie, mais la documentation écrite n'étant pas homogène, la méthode mise en œuvre varie selon la nature et la finalité première des textes conservés et en fonction des supports et des canaux qui ont assuré leur transmission jusqu'à nous. Dans le cadre de cet axe, deux pistes sont privilégiées, **le monument épigraphique et l'archéologie des savoirs**.

2.1. Le monument épigraphique et la mémoire collective des sociétés antiques

Nous percevons de plus en plus à quel point les civilisations grecque et romaine étaient des mondes de l'écriture publique, celle-ci étant entendue autant comme l'affichage de documents

officiels (lois, règlements, hommages) que comme l'inscription dans l'espace collectif d'actes privés (épitaphes, textes votifs, dédicaces). Il y a à cela **deux raisons** qui tiennent à la nature même de ces sociétés. **En premier lieu, leur caractère fondamentalement civique.** Cela reste le socle commun jusqu'à la fin du monde antique, y compris dans le cadre monarchique de l'Empire romain, d'où la place que tiennent dans ces gouvernements consentis le débat, la délibération, la décision collective, l'audit, ainsi que toutes les formes de dialogue et d'échange entre l'autorité d'une part, les communautés et les citoyens d'autre part (ambassades, patronat, pétitions et réponses). Tous ces actes de la vie collective donnent lieu à la rédaction de textes qui sont communiqués et affichés dans les lieux centraux (agora, forum) comme dans les endroits les plus fréquentés du territoire civique. **En second lieu, l'expression de l'individu.** On ne saurait nier que, dans ces sociétés, celui-ci se définit avant tout par son statut personnel (citoyen, étranger, esclave, affranchi) et aussi par la fortune, l'inscription dans une catégorie censitaire, voire l'appartenance à un ordre. Pour autant, l'organisation sociale n'est pas figée : une mobilité relative y existe, en même temps que s'y développent, sur un fond de valeurs communes, des mentalités de groupes particuliers (pensons par exemple aux artisans et aux commerçants). D'où l'importance, en particulier dans la société bigarrée du monde romain, de bien marquer et de faire connaître sa place, sa richesse et son rang, en premier lieu par les inscriptions. Il est significatif de ce point de vue que dans le Bas-Empire caractérisé par une société plus statique, la pratique épigraphique recule.

On voit donc à quel point, au-delà de ses aspects strictement fonctionnels, l'inscription monumentale de l'écriture dans l'espace public était un caractère intrinsèque des sociétés grecque et latine.

Sur la base de ce constat, l'Institut Ausonius a développé depuis longtemps une méthodologie globale et rigoureuse, et qui doit à présent trouver son application dans un cadre plus large. En particulier, la documentation épigraphique étant souvent fragmentaire, l'analyse archéologique du support se révèle être une importante source d'informations. Une étude globale de l'unité support/texte est donc indispensable pour interpréter de manière fine les sources épigraphiques, en tenant compte notamment des particularismes (matériau, graphie, décoration) régionaux et provinciaux.

Enfin, l'étude de la mémoire antique ne peut avoir de sens sans la réalisation de *corpora* épigraphiques, c'est-à-dire de compilations, par cité, par région, par province, des vestiges textuels conservés. C'est un domaine de la valorisation de la recherche où Ausonius est particulièrement performant. À partir de leurs travaux en Aquitaine, dans la péninsule Ibérique, en Afrique mais aussi en Asie Mineure, les chercheurs d'Ausonius ont publié depuis vingt ans une vingtaine de *corpora* épigraphiques, ainsi qu'un nombre important d'articles, grâce à un outil créé et développé par le laboratoire et bientôt accessible sur le Net : la base de données PETRAE (banque de données générale des textes épigraphiques antique, grecs et latins, 4000 inscriptions à ce jour). La première phase de cette publication électronique (et partant, l'un des premiers objectifs du Labex, qui répondra à une attente, maintes fois exprimée, de la communauté scientifique internationale), concernera les inscriptions latines des Gaules (à commencer par les inscriptions d'Aquitaine et de Narbonnaise).

2.2. Archéologie des textes et des savoirs

S'agissant de la mémoire intellectuelle et savante (constituée par les sources dites littéraires), **l'étude** des textes ne peut se passer d'une **histoire** des textes. Il faut notamment prendre en compte le rôle crucial joué par les bibliothèques (d'Alexandrie et de Pergame, puis de Rome et de Constantinople) dans la survie de cet héritage : la création de ces « **conservatoires** », corrélative des mutations successives des équilibres politiques aux époques hellénistique, impériale et byzantine et d'une migration des centres de pouvoir et de savoir, a permis une diffusion universelle (dans l'espace et dans le temps) de la culture gréco-romaine, mais d'une culture que son passage par ces différents filtres a profondément informée et transformée. Ces bibliothèques, en effet, ne furent pas seulement des lieux d'accumulation, de sauvegarde et de conservation : les livres y ont été soumis à diverses stratégies de maîtrise de l'écrit (répartition en livres, canons, florilèges, résumés) et de diffusion du savoir (processus éditoriaux, disparition progressive des exemplaires originaux au profit de copies), leur contenu a été inventorié, classé, reconfiguré, sélectionné, commenté, « corrigé », car l'histoire des bibliothèques est aussi l'histoire de ce qu'une société, des instances de pouvoir, un milieu intellectuel décident de transmettre. Aux diverses altérations de la tradition textuelle s'ajoutent les discontinuités et les ruptures dues aux aléas de l'histoire (destructions, incendies, pillages) mais également aux mutations techniques successives auxquelles le livre antique a dû s'adapter (passage du rouleau de papyrus au codex de parchemin, de l'onciale à la minuscule). Le texte littéraire antique apparaît donc comme un objet singulier : comme toute création intellectuelle et artistique, il est le produit d'une époque (et donc indissociable du contexte historique et culturel de son « énonciation ») ; mais la forme sous laquelle il nous est parvenu étant le résultat, en grande partie aléatoire, d'une série de métamorphoses qui

ont affecté aussi bien son contenu que son aspect matériel, la lecture et le commentaire que nous en faisons doivent impérativement tenir compte de l'écart *potentiel* (souvent difficile à évaluer) qui sépare *nécessairement* le ou les états actuels de ce texte de l'original d'auteur perdu. La mémoire écrite des anciens ne peut donc être « reçue » par les modernes comme un « témoignage » direct (non médiatisé) et univoque du passé : **c'est pourquoi une « archéologie » des textes est le préalable indispensable à leur exégèse scientifique.**

Histoire de l'ecdotique, ecdotique de l'histoire

Cette archéologie des textes se focalisera, dans le cadre du Labex, sur un corpus spécifique, celui des **historiens grecs et latins**, choisi pour trois raisons principales. Ces œuvres historiographiques présentent d'abord, pour la thématique scientifique du Labex, un intérêt documentaire évident, à côté des autres sources textuelles, épigraphiques notamment, et des sources proprement archéologiques. Ensuite, il existe à Ausonius une équipe déjà structurée de chercheurs (philologues et historiens, impliqués dans des programmes ANR et des projets éditoriaux prestigieux, de diffusion internationale), qui travaillent à des titres divers sur ce corpus et, plus particulièrement, sur Thucydide d'une part (édition critique assortie d'un « Companion volume » pour le compte d'Oxford University Press et sous l'égide de la British Academy) et sur les **historiens grecs de Rome** d'autre part (Dion Cassius, Denys d'Halicarnasse, dans la Collection des Universités de France, Belles Lettres). Enfin, ces œuvres, et tout particulièrement celles des historiens grecs de Rome, ont une "textualité" problématique, car elles nous sont parvenues, le plus souvent, sous une forme mutilée et discontinue, à travers des fragments hétérogènes transmis par des citateurs postérieurs ou par des compilateurs et abrégiateurs byzantins qui donnent un reflet partiel et souvent très déformé du texte-source : retracer l'histoire de la tradition —directe et indirecte— de ces corpus "éclatés" est donc un préalable indispensable à toute étude et interprétation de leur contenu.

Itinéraires de l'information

Indépendamment d'une étude de la transmission matérielle du corpus des historiens grecs et latins, il convient de s'intéresser à la lecture qu'on a pu en faire au cours des siècles et aux différents phénomènes liés à leur **réception intellectuelle** qui, tout autant que les aléas de la conservation matérielle des sources, ont contribué à façonner **la mémoire des peuples**.

Cette enquête paraît d'autant plus justifiée pour le genre historique que la tradition, d'emblée, a souligné le rôle fondateur d'Hérodote et de Thucydide dans la constitution de cette nouvelle discipline et que, si la critique a pu disputer pour accorder le titre de père de l'histoire à l'un ou à l'autre, c'est par rapport à ces deux modèles canoniques, de fait, que les historiens de la période hellénistique ou de la période impériale ont eu généralement tendance à se positionner. Qu'il s'agisse des Grecs ou des Latins, les historiens se définissent ainsi par rapport à leurs prédécesseurs, dans une relation qui est double : sur un plan littéraire, tout d'abord, chaque historien rivalise avec ses modèles et s'engage avec eux dans un rapport complexe d'intertextualité qui transcende les contenus ; sur un plan documentaire, par ailleurs, les historiens vont chercher chez leurs modèles des informations et des données brutes susceptibles de garantir la fiabilité de leur propos. C'est en tenant compte de ces deux types de rapport que nous pouvons pénétrer dans la bibliothèque de l'historien, rechercher les ouvrages qu'il a lus, nous interroger sur la manière dont il les a utilisés. Ce type d'enquête a un précédent, la *Quellenforschung*, qui, à partir du milieu du 19^e siècle et jusqu'au début du 20^e siècle, surtout dans la science allemande, a constitué pratiquement une sous-discipline philologique. Discreditée par la multiplication des hypothèses contradictoires, la *Quellenforschung* fait depuis une cinquantaine d'années l'objet d'une désaffectation de la recherche. Pourtant, **une réflexion sur l'archéologie des textes et des savoirs reste indispensable**. Il convient dans cette perspective de trouver de nouveaux angles d'approche qui permettent à la fois d'explorer l'héritage de la *Quellenforschung* (spécialement les rapprochements parfois subtils qui ont été proposés entre auteurs) et de l'inscrire dans une approche plus ouverte qui multiplie les questionnements. Plutôt que de nous intéresser prioritairement aux sources des historiens et de chercher vainement à restituer la teneur d'ouvrages bien souvent perdus, plutôt que de mener des enquêtes centrées spécifiquement sur un auteur, notre approche choisira donc de mettre l'accent en priorité sur les textes conservés, soigneusement replacés dans leur contexte, et de privilégier par ailleurs une enquête diachronique qui devrait permettre de mieux saisir la singularité des textes tout en rendant compte de leur interaction. Nous souhaitons privilégier ainsi une enquête qui portera sur des informations consignées par plusieurs auteurs qui nous ont été conservés. Il s'agira alors de comparer les ressemblances et les divergences entre chacun, d'éclairer celles-ci par les intentions des auteurs, d'articuler ces intentions sur les contextes d'écritures. Ainsi se dessinent **des « parcours » ou des « itinéraires » de l'information**, enquêtes qui permettront à différents chercheurs du Labex, connaisseurs d'auteurs et d'époque différents, de confronter et mettre en commun leurs

spécialités, mais aussi de mettre en lumière l'idéologie qui, au-delà des réécritures, peut expliquer et orienter les différents emprunts intellectuels et conceptuels.

3. Espaces des morts, lieux de mémoire

3.1. Les sépultures paléolithiques, datation et contextes culturels

L'origine des gestes symboliques que les Hommes ont imaginés pour répondre à la mort autrement que par le simple abandon du cadavre et sa disparition rapide, voilà un premier objet de réflexion commune : comment percevoir les indices de telles préoccupations avant l'apparition au Proche-Orient des premières sépultures primaires attribuées aux premiers Hommes anatomiquement modernes, il y a plus de 100 000 ans ? Ce sont déjà de véritables tombes, peut-être dotées d'offrandes et d'un dispositif de protection/signalisation ; leur structure est l'aboutissement d'un processus dont nous ignorons encore pratiquement tout. Son étude repose sur la mise en commun des informations éparpillées concernant des gestes inexplicables et des comparaisons avec la dynamique évolutive des gestes funéraires telles que peuvent les documenter les périodes plus récentes.

Près du tiers des sépultures néandertaliennes actuellement connues se trouvent en Aquitaine, mais beaucoup procèdent de fouilles anciennes. Comme les progrès de la chronostratigraphie ont renouvelé notre connaissance culturelle du Paléolithique moyen, le corpus des découvertes doit être révisé : l'apparition et l'extension du fait sépulcral en Europe sont peut-être plus anciennes que ce qui est largement accepté. Les gestes funéraires concernant les principaux techno-complexes du Paléolithique supérieur restent difficiles à synthétiser en raison d'une documentation disparate mais aussi d'une diversité insoupçonnée ; l'Aquitaine dispose de sites exceptionnels, par exemple pour le Gravettien (grotte de Cussac) et le Magdalénien, sur lesquels des travaux novateurs sont engagés. Pour **toutes ces périodes**, nous aborderons également les **pratiques autres que funéraires** touchant au corps humain, et notamment l'anthropophagie, que des découvertes récentes dans plusieurs gisements du Sud-Ouest de la France éclairent d'un jour nouveau. La collaboration des préhistoriens avec les proto-historiens et les historiens constitue un élément indispensable tant pour la richesse des données que pour la mise en œuvre de nouvelles perspectives de recherches.

3.2. Des monuments et des morts

Par delà la diversité des traitements réservés aux cadavres que l'archéothanatologie documente avec une acuité et une pertinence accrues, l'idéologie funéraire se manifeste par la manière dont la cité des morts (la nécropole) reproduit ou déforme les partitions de la cité des vivants. Il s'agit là d'un processus dynamique qui évolue sur la longue durée, au moins depuis que les tombes mégalithiques sont apparues comme marqueurs identitaires des territoires. Structuration des espaces et chronologie sont donc des composantes essentielles de l'archéologie de la Mort. L'association entre édifice de culte (et tout particulièrement les églises au Moyen Âge) et cimetière est un point important de cette réflexion : fonction culturelle des premiers, contributions de l'archéologie du bâti à la datation des tombes. Réceptacle des restes du défunt et point d'ancrage des cultes du souvenir, le monument funéraire permet aux vivants d'honorer leurs morts et de fixer leur mémoire. Si la typologie se décline selon des variantes d'autant plus diverses que l'espace et la durée pris en compte sont étendus, le processus de monumentalisation peut être étudié dans sa globalité, dans une perspective pluridisciplinaire qui dépasse le carcan des aires culturelles. Par ailleurs, le monument constitue souvent le support de l'écrit, ce qui établit un lien fort avec les études épigraphiques à partir de l'Antiquité. L'expression de la mémoire se traduit souvent par l'indication de l'« état civil » du défunt (nom, âge, sexe, parentèle) mais aussi par un message idéologique que complètent ou remplacent parfois des éléments iconographiques ; parmi ceux-ci, le portrait est sans doute le plus représentatif par son évolution dans le temps. Très clairement, la perception socio-démographique des ensembles funéraires ne peut être tentée que par le croisement de ces données avec celles que fournit l'anthropologie biologique. Pour les charniers constitués lors de crises brutales de mortalité (épidémies, massacres...), l'archivistique, l'archéologie et la biologie doivent de même concourir à l'interprétation.

Autre interrogation essentielle : combien dure le temps de la mémoire ? Pendant combien de temps le défunt est-il honoré, son souvenir est-il entretenu ? Après quel délai accepte-t-on que le creusement d'une tombe puisse amputer le squelette d'un mort précédemment inhumé ? Cet aspect n'a encore été que peu développé, alors qu'il concerne un point essentiel de la "vie des cimetières" : son étude passe par le croisement des observations de terrain (apports de remblais, arrachement des marqueurs de surface, "démonumentalisation" de la tombe) et des informations qui nous viennent des textes (renouvellement de la population, acquisition de l'enclos par un nouveau titulaire...).

